

LOUIS GUILLOUX
Salido – O.-K., Joe
(Gallimard).

Les grands thèmes de Louis Guilloux se retrouvent dans ces deux récits, situés en Bretagne : les aspirations populaires, la fraternité face aux injustices plus ou moins mesquines ou puissantes. On se plaît à célébrer en Louis Guilloux le chantre de la « gauche », non sectaire, idéaliste dans l'extrême lucidité.

J'avoue préférer les aspects moins généraux, moins « triomphants » de cette œuvre de bonne volonté. Les deux récits que l'écrivain vient de publier ont – à mes yeux – le mérite de montrer le côté désenchanté de l'Histoire, dans les jours fiévreux qui précèdent ou suivent les bouleversements majeurs.

Salido est un réfugié espagnol, lieutenant de l'ex-armée républicaine, toujours vêtu de sa vieille vareuse où les traces des galons arrachés ressemblent à des cicatrices. Il ne veut pas être, comme ses camarades, interné dans un camp, et s'évade. La mère Gautier le recueille, puis le chasse, expliquant aux autres : « c'est un salaud ».

Que s'est-il passé ?

Dans le deuxième récit, le narrateur nous raconte son expérience d'interprète de l'armée américaine : il accompagne en jeep les deux lieutenants chargés d'instruire les affaires de viol. Ils se rendent dans les fermes avoisinantes, écoutent les récits – toujours semblables – des paysans : fille ou femme violées, père ou mari abattu (parfois).

Les coupables sont toujours des noirs qui avouent, et qui seront pendus après un procès « dans les formes ».

Un jour, un lieutenant blanc tue un F.F.I. Il sera acquitté.

Ces thèmes ne montrent qu'un côté marginal de la guerre, de l'exode, de la Libération. Mais ils éclairent, au niveau de l'individu, une étrange carence dans les réactions humaines. Pourquoi la mère Gautier – dans le premier récit – n'avoue-t-elle pas son amour pour Salido, mais clame-t-elle son humiliation (Salido l'a « ignorée ») en l'insultant ? Les Noirs américains du deuxième récit ne peuvent-ils pas s'expliquer ? Ou tenter de le faire ? Les officiers blancs que le narrateur interroge semblent aussi se refuser à toute explication.

Ce narrateur lui-même résume peut-être tout un cycle d'espairs déçus, de combats inutiles, de grandes fatigues. Derrière ces simples faits humains individuels, pitoyables (la randonnée grotesque dans Paris de la mère Gautier et de Salido), il y a pourtant le Front populaire, l'enthousiasme, les promesses. Mais tout cela est en train de retomber, peut-être par l'échec de la guerre d'Espagne. Tout cela dévie en mille petits échecs personnels et navrants. Et le narrateur le voit.

Il voit le regard de la mère Gautier, apprenant l'arrestation de Salido, celui des prisonniers noirs pendant le procès, et c'est toute la détresse humaine qui s'allume, s'éteint, en un instant.

Pourtant à l'enthousiasme du Front populaire a succédé celui de la Libération. Et rien n'en est donc sorti ? Malgré la bonne volonté de tous (les camarades du Secours Rouge ou les gentils officiers américains), quelque chose d'implacable pèse sur l'homme et mine toute tentative d'élévation.

Qui le ressent ? Le narrateur surtout, écrivant : « Un homme qui s'endort ferme les yeux sur bien des choses. » Ces errances, ces longues contemplations de paysages ternes, d'humains peu brillants, cette fatigue vont loin dans la sensibilité du lecteur qui n'oubliera pas ces récits qui peuvent apparaître comme le compte rendu d'un sanglot.